

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Vues pittoresques des chateaux, monumens et sites remarquables de l'Alsace**

**Rothmüller, Jacques**

**Colmar, [1839]**

Châtenois

[urn:nbn:de:bsz:31-265342](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-265342)

## Châtenois.

---

Le bourg de Châtenois, si simple, si humble de nos jours, a cependant eu son temps de gloire et un passé qui rappelle une puissance souvent rivale de celle de l'empire. Les évêques y tenaient leurs assises judiciaires; ils y frappaient monnaie, y avaient une cour collongère, un palais, une garnison, et plus d'une fois leurs ambitieuses bannières sortirent flottantes de leur château de Châtenois, pour aller combattre les vieilles bandes des impériaux. Durant l'une de ces guerres, en 1298, les habitants, profitant sans doute du conflit, détournèrent à leur profit les eaux qui coulent de la vallée vers Sélestat, et qui sont nécessaires à cette ville. On en vint aux mains. Cela devait être, dans un temps où tous les différends se tranchaient avec l'épée. Les habitants de Sélestat marchèrent sur Châtenois, le prirent, l'incendièrent; ceux de Châtenois, ne pouvant en agir de même à l'égard de Sélestat, se vengèrent sur le village impérial de Kientzheim (ou Königsheim), qui fut entièrement réduit en cendres. Après ces actes de force brutale, les eaux furent rendues à leur cours naturel, et l'on déposa les armes. Ce ne fut pas la seule fois que le bourg de Châtenois devint la proie des flammes. En 1444, lorsque les Armagnacs parcouraient et dévastaient l'Alsace, Châtenois leur ouvrit ses portes, sur la foi d'un traité qui devait garantir les propriétés. Mais les Armagnacs, peu scrupuleux sur la foi des engagements et gens de pillage avant tout, ne s'en tinrent pas aux promesses données, et, après y avoir laissé garnison pendant quelques mois, sous le commandement de Montgomeri, ils ne l'abandonnèrent qu'après y avoir mis le feu. Châtenois ne se releva pas de ce désastre, et, sans doute, qu'il cessa, depuis lors, d'être la résidence des évêques et qu'il perdit toute son importance.

Nous ne terminerons pas cette notice, sans parler du plus bel épisode de notre histoire et sans rappeler que c'est en vue de Châtenois que les malheureux paysans d'Alsace jetèrent le dernier cri du désespoir, et tentèrent, avec un héroïque courage, le dernier effort qui devait les arracher au joug odieux des seigneurs. Nous empruntons la brillante esquisse de cet événement à la plume d'un de nos jeunes écrivains, dont le nom figurera, sans doute, un jour, parmi ceux des historiens dont l'Alsace s'honore.

### ESQUISSE DE LA GUERRE DES PAYSANS.

La brillante époque de la renaissance, avec ses rois chevaliers, ses preux, ses grands coups de lance de Pavic et de Marignan, ses papes artistes et conquérants, ses empereurs, sur les terres desquels le soleil ne se couchait point, ses arts nouveaux, ses religions nouvelles, son nouveau monde, a eu bien des historiens, courtisans de ses gloires, qui, dans de belles et nobles pages, nous ont peint ses combats de géants, ses hardies découvertes dans le monde terrestre et dans celui de la pensée, qui nous ont retracé toutes les splendeurs de cet âge, gros de tout l'avenir de la civilisation du monde.



Mais les manants, le peuple des campagnes, n'étaient ni d'assez bonne race, ni d'assez haut renom, pour que leurs misères et leurs luttes fatiguassent la plume des historiographes des cours, de l'Église et des prouesses des chevaliers. Eux aussi pourtant se réveillèrent du lourd sommeil du moyen âge, et ressentirent le contre-coup de cet entraînement qui, à la suite d'une longue halte, poussait les générations en avant, comme les vaisseaux de Colomb, à la recherche d'un monde inconnu.

Cet avènement du peuple à la lumière et à la conscience de ses droits se personnifia dans Luther, le fougueux moine de la Warthbourg, qui avait à un si haut point le bon sens, les colères et les instincts du peuple. Sans doute, ce n'est pas sa parole, quelque puissante qu'elle fût, qui a façonné son époque; mais elle a eu tant d'empire sur les masses, parce que, comme une trompette de guerre, elle a sonné l'heure de leur affranchissement, elle leur a montré réalisables leurs brûlantes aspirations vers un meilleur avenir. Tous, jusqu'aux plus humbles, se sont associés au grand combat de l'indépendance civile et religieuse dont il a donné le signal. En même temps que les écrits et la parole audacieuse des novateurs battaient en brèche le redoutable pouvoir religieux fondé par Hildebrand, que les ligueurs de Schmalkalden faisaient tomber, sous le tranchant de leurs épées, les liens d'obéissance et de vassalité qui rattachaient à l'empereur toute l'Allemagne, et ne lui laissaient qu'une suprématie nominale et illusoire sur les états du saint empire, le peuple des campagnes se réveillait de son long assoupissement. Cette bonne vieille terre, en jachère depuis si longtemps, poussait, elle aussi, ses fruits de liberté.

Jusqu'alors les révoltes des serfs d'Allemagne, comme les Jacqueries de France, n'avaient été que des tumultes éphémères, des attroupements confus, sur lesquels passait à pleine carrière la fière chevalerie féodale; les valets et les écuyers achevaient de leurs armes ou branchaient les manants; et tout était dit. Ces tourbes aveugles ne formulaient pas de griefs, ne réclamaient pas de droits dont ils eussent conscience: ils se ruaient sur les nobles, les châteaux et les monastères. Comme le bœuf, haletant sous l'aiguillon, se retourne, furieux, contre la main qui le frappe. Le désespoir et la faim leur tenaient lieu d'armes et de courage.

Le caractère des révoltes des paysans d'Allemagne et d'Alsace, au commencement du seizième siècle, fut bien différent. L'intelligence était venue au serf: ce n'était plus l'animal aux instincts un peu plus développés que ces bêtes de labour: c'était un homme. Il avait appris, aux guerres d'Italie ou d'Allemagne, où il avait guerroyé comme Reuter ou Landsknecht, qu'un homme en vaut un autre, et que plus d'un noble seigneur était tombé sous la hallebarde et l'arquebuse d'un vilain ou lui avait rendu son épée. Le prestige de la féodalité était, dès lors, détruit à jamais. Luther avait abattu celui de l'Église, cette autre colonne du monde du moyen âge. L'avidissement de ces deux grandes puissances fit croire au peuple que son temps était venu.

Les plus misérables, les serfs, se levèrent les premiers et demandèrent, enfin, les armes à la main, qu'on leur fit place au soleil. Leur situation était intolérable: le seigneur avait tout envahi, le champ, la forêt, le moulin, le four bannal, tout lui appartenait. Ses péages barraient toutes les routes; le serf lui devait son sang, en temps de guerre; la plus grande partie de son travail, en temps de paix.



Les maigres champs qu'on voulait bien lui laisser étaient écrasés de dîmes, de rentes foncières et féodales, de redevances. C'était à qui le dépouillerait; quand il avait payé ce qu'il devait au souverain, au seigneur, à l'abbaye, au sergent collonger, il restait nu, affamé et désespéré avec tous les siens. Réduits aux abois, ces malheureux appelèrent en vain secours et allègement. Tout leur manquait; le fisc les pressurait de plus en plus; les nobles, ruinés par leur faste et leurs prodigalités de cour, devenaient de jour en jour plus avides; le prêtre avait, depuis longtemps, fait divorce avec le peuple; les marchands avaient envahi le temple, et on ne les en chassait plus, ils y trônaient. De profonds ressentiments fermentaient dans les huttes et les cabanes qui entouraient ces grasses abbayes, dont les moines, insoucieux du pauvre, chassaient, buvaient, mangeaient souvent en un repas celui de cent familles. Luther lui-même les repoussa. Pour complaire aux princes, qui n'étaient devenus ses adhérents qu'à condition de mettre seuls la main sur les riches dépouilles de l'Église romaine, le grand réformateur mentit à ses principes; il renvoya à ce pauvre peuple les foudres et les proscriptions que Rome avait émoussées sur lui. Abandonnés de tous, il n'avaient plus de salut qu'en eux. Leurs bras nerveux qui abattaient le chêne des forêts; leurs mains calleuses, qui forçaient une terre ingrate à produire, ne leur suffisaient-ils pas pour abattre la tyrannie et affranchir la terre? Ils mirent donc la main à l'œuvre; mais ce ne fut pas sans se concerter, s'entendre et se compter; les mendiants, les pèlerins, leurs frères en misère, étaient leurs messagers; ils allaient porter de commune en commune, de hameau en hameau, les instructions et les ordres des hommes énergiques qui devaient les guider dans cette sainte guerre de liberté. Au commencement de l'année 1525, tout était prêt pour une explosion en Alsace. Le reste de l'Allemagne était déjà en feu. De nombreuses troupes de paysans étaient soulevées dans la Franconie, l'Odenwald, la Souabe, le Palatinat. Des séditions, difficilement réprimées, avaient éclaté dans les campagnes de Brisgau. Muncer, suivi d'une armée de fanatiques, baignait de sang la Westphalie, et, dans le délire de ses premiers succès, rêvait de s'y fonder un royaume, comme il y avait prêché une religion. Les paysans de la Basse-Alsace n'y tinrent plus et coururent aux armes. Ce n'était plus un simple allègement qu'ils poursuivaient, ils demandaient un autre ordre social, une classification nouvelle de la propriété, une paix universelle, qui rendit la sécurité aux campagnes. Ils ne voulaient ni de Luther, qui les abandonnait, ni de la religion romaine, comme l'avaient faite la superbe et la simonie des prêtres. Le Dieu qu'ils imploraient, sous l'invocation duquel, avec une foi naïve, ils mettaient cette croisade à la conquête de leurs droits, était le Dieu des pauvres et des affligés. Dans ces projets de nivellement absolu, ils réservaient pourtant les droits du pape et de l'empereur, les deux grands pouvoirs qui n'avaient pas encore perdu leur prestige. Ces besoins matériels, ces instincts moraux, sont nettement formulés dans l'engagement qu'ils faisaient jurer à tous ceux qui venaient prendre part à leur entreprise.

En voici les articles :

1° Ne reconnaître pour maître que Dieu avant tout; après lui, le très-saint-père le pape, le très-gracieux empereur, et nul autre.

2° Ne pouvoir être cité pour dettes que devant le juge du lieu qu'habite le débiteur.

3° N'admettre l'action des tribunaux ecclésiastiques qu'en matières religieuses.



4° Ne laisser qu'un seul bénéfice aux prêtres qui en cumulent plusieurs, et pourvoir les prêtres pauvres des bénéfices qu'on s'attribuerait ainsi.

5° Régler l'intérêt des créances et les rentes de la terre comme le droit divin l'ordonne.

6° Rendre communes à tous la chasse et la pêche; proclamer partout la liberté de la cognée et la franchise du pâturage.

7° Abolir tous les péages et tous les impôts injustes.

8° Fonder une paix durable dans toute la chrétienté, et mettre à mort tous ceux qui la troubleraient. Donner de l'argent à ceux qui voudraient faire la guerre et les envoyer se battre contre les Turcs et les païens.

9° Commencer par faire acte de reconnaissance de la souveraineté impériale; si l'empereur refuse d'autoriser l'association et l'entreprise, se réunir aux cantons suisses.

Le symbole partout reconnu de cette fraternité de misère, de cette communauté de haines et de vengeances, était le soulier noué, l'humble chaussure du peuple. Ils peignaient cet emblème sur tous leurs drapeaux; partout où les paysans se levèrent, ils donnèrent à leur association le nom de *Bundschuh*; ils voulaient dire, sans doute, que cette vile chaussure foulerait les nobles armoiries, les brillants cimiers, les tours féodales, les abbayes seigneuriales, les oppresseurs, leurs instruments et leurs emblèmes. Leur mot d'ordre était un cri de réprobation contre les prêtres et les nobles : *Wir können nicht von Pfaffen und dem Adel genesen*; et cependant un profond sentiment religieux animait ces hommes, que le désespoir avait poussés violemment en dehors de leurs habitudes paisibles. Chaque membre de l'association devait prier, chaque jour, à genoux, cinq *pater* et cinq *ave*.

Les devises de leurs drapeaux, empruntées aux Saintes-Écritures, étaient de ferventes invocations ou des cris de détresse poussés vers le ciel. Le pape, l'empereur, la Vierge, les saints patrons des hameaux étaient reproduits grossièrement sur leurs bannières. Sur l'une d'elles on voyait un paysan à genoux, les bras tendus au ciel, s'écriant : Dieu, ayez pitié de nous (*Gott erbarme dich unser*)! Dieu n'en eut pas pitié; il ne bénit pas leur cause : il voulait, sans doute, que ces races courbées sous un dur servage de plusieurs siècles achetassent encore, par de longues années de misère et de souffrance, leur avènement à la liberté.

Dans la semaine de Pâques de 1525, onze cents paysans se réunirent aux environs d'Altorff; ce faible noyau d'insurgés se mit en marche, en jurant de ne pas abandonner l'œuvre, de ne s'arrêter nulle part pendant plus de vingt-quatre heures, jusqu'à ce que tout le pays aurait reconnu le *Bundschuh* (*Immerdar fortziehen, biss dass sie alles Land einnehmen in ihr Bündniss*). Ils furent vingt mille, peu de jours après. Rien dans l'Alsace, morcelée en une foule de petits états, ne pouvait arrêter ce torrent. Il se rua sur les monastères et les châteaux; les riches abbayes d'Altorff, de Surbourg, de Königsbrücken, de Biblesheim, de Schafensfeld et beaucoup d'autres furent pillées et livrées aux flammes. Ils portèrent le fer et le feu dans les donjons féodaux, dont si souvent la désolation était descendue dans les campagnes. Ce qu'ils ne pouvaient emporter, ils le détruisaient; ils enfonçaient les tonneaux et laissaient couler le vin dans les caves; ils n'épargnaient ni prêtres, ni nobles; ils tuaient jusqu'aux enfants, pour, disaient-ils, en extirper la race.



Ils arrivèrent ainsi devant Saverne; la terreur qu'ils inspiraient leur en ouvrit les portes. Imprévoyants et simples, ils s'arrêtèrent à piller la riche résidence des évêques de Strasbourg, et s'accumulèrent dans la ville.

Cependant la rébellion gagnait du terrain; les paysans de la Haute-Alsace étaient prêts à donner la main à leurs frères du pays inférieur; les districts lorrains de la frontière étaient soulevés. Le duc Antoine de Lorraine résolut de porter remède à cette plaie, qui menaçait de s'étendre à ses états.

Il réunit une forte armée, dans les rangs de laquelle marchaient un duc de Guise et plusieurs nobles de France, et passa les Vosges. Il parut devant Saverne, où l'on était loin de l'attendre; il y fut renforcé par les gens de l'évêque de Strasbourg. En peu de jours les paysans qui occupaient la ville y furent affamés. Une troupe de quatre mille révoltés essaya de les y rejoindre, et fut surprise et taillée en pièces, au village de Lupstein, par la cavalerie lorraine. Abattus par ce désastre, incapables de lutter en plaine contre une armée régulière, les paysans, sous la promesse d'avoir la vie sauve, ouvrirent les portes de Saverne aux Lorrains et aux troupes de l'évêque de Strasbourg. Les malheureux furent victimes de leur confiance. Le duc Antoine pensa, sans doute, qu'une parole donnée aux vilains n'engageait pas l'honneur d'un noble seigneur. Il lança ses soldats sur les paysans désarmés qui se retiraient sur la foi de la promesse. Le carnage fut affreux: les historiens contemporains portent à trente mille le nombre des morts.

Après cette sanglante boucherie, l'armée lorraine remonta les Vosges, pour regagner son pays, par le val de Villé. A la nouvelle du désastre de Saverne, un corps nombreux de paysans de la Basse-Alsace, qui avait fait irruption dans le haut pays, en avait soulevé les campagnes, pénétré de gré ou de force dans Bergheim, Riquewihir, Kientzheim, Ammerschwihir, et jusque dans la ville impériale de Kaysersberg, marcha au devant des Lorrains, pour leur fermer le chemin du retour et venger leurs frères.

Les paysans du haut pays hésitaient à franchir le Landgraben, la vieille limite des deux grandes divisions territoriales de l'Alsace. De nombreuses désertions éclaircirent leurs rangs; elles étaient excitées surtout par les déclarations de l'évêque de Strasbourg, qui protestait que la guerre n'avait d'autre but que de faire rentrer dans l'ordre les sujets révoltés. Ces promesses, leur répugnance à se dépayser, les dangers de l'entreprise, firent regagner leurs villages à bien des paysans du Haut-Rhin. Ils étaient pourtant encore seize mille, quand, le 20 mai 1525, ils arrivèrent à Châtenois; ils réclamèrent de la ville impériale de Sélestat l'exécution des promesses d'armes et des secours qu'elle leur avait faites, dans des temps meilleurs, pour leur cause. Les prudents bourgeois crurent qu'il était utile de temporiser et de se conduire d'après l'événement.

Les Lorrains ne se firent pas attendre: le 20 mai, à neuf heures du soir, ils annoncèrent, par l'incendie du village de Scherwiller, leur approche, aux paysans campés à Châtenois. Malgré la confusion que devait jeter dans les rangs de ces hommes indisciplinés cette attaque nocturne, les paysans sortirent du village et parvinrent à former leur ordre de combat adossé aux montagnes. Cet attroupement confus soutint bravement le choc des vieilles bandes qui avaient fait triompher sur tant de champs de bataille la double croix de Lorraine. Deux fois elles furent



repoussées et jonchèrent de leurs morts le terrain du combat. A dix heures du soir, une dernière et furieuse attaque décida la victoire : les rangs des paysans furent enfoncés ; ils prirent la fuite dans toutes les directions, vivement pressés par la cavalerie ennemie. La nuit en sauva beaucoup. Cette victoire, chèrement achetée, tua l'insurrection.

Les paysans de la Basse-Alsace, échappés à ce désastre, coururent se renfermer dans la ville impériale de Wissembourg, qu'une faction formée dans la bourgeoisie leur avait livrée : ils y furent assiégés par le palatin Louis, et se rendirent à composition, à la fin du mois de janvier 1525. A l'autre extrémité de l'Alsace, les paysans du Sundgau n'avaient pas encore déposé les armes. Le margrave Philippe de Bade pilla et brûla les villages de Rixheim et de Habsheim, foyers de cette insurrection. La dernière bande de paysans révoltés fut atteinte dans le cimetière de Dannemarie, où ils se retranchèrent ; ils s'y défendirent en désespérés et y furent tués jusqu'au dernier.

Les funérailles de Saverne et de Châtenois ajournèrent à un long délai l'affranchissement des campagnes. Le joug retomba plus lourd sur les paysans décimés par ces sanglantes exécutions. Un profond découragement les prit. Nul d'entre eux n'osait plus appeler l'autre son frère. Ils s'empressaient de faire oublier, par leurs amendes honorables et un redoublement de servilités, qu'ils avaient rêvé la liberté. Les justices seigneuriales achevèrent ce que l'épée lorraine avait si bien commencé. Si les paysans ont souillé leur cause par bien des dévastations, bien du sang, c'est qu'ils avaient un terrible arriéré à solder. S'ils ont été cruels, c'est que l'oppression les avait faits ainsi. L'histoire contemporaine n'a eu pour eux que des malédictions ou un silence dédaigneux : pas une plainte pour tant de souffrances, pas un regret pour tant de morts. Elle n'a pas gardé le souvenir d'un nom, dans ces terribles insurrections qui ont failli changer la face de l'Allemagne. Ces humbles Spartacus du seizième siècle sont tous morts obscurs, comme ils ont vécu.





